

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 17

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183249>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 24 Avril 1875.

Chaque année nous avons reçu de notre aimable collaborateur, M. Brun, le compte-rendu du banquet anniversaire de la Société suisse de secours mutuels, à Paris. Aujourd'hui encore, il nous envoie quelques détails sur cette fraternelle réunion de compatriotes, qui a eu lieu le 19 courant et ne l'a cédé en rien à celle qui l'ont précédée : « L'assistance était nombreuse, la décoration de la salle bien réussie, la température exceptionnellement douce, les dames fort jolies dans leurs toilettes printannières. »

Après plusieurs discours chaleureusement applaudis, M. le ministre Kern s'est livré à une causerie fort bien inspirée sur le rôle des Sociétés suisses à l'étranger, notamment celle de Buenos-Ayres, sur laquelle il a fourni des détails intéressants.

Une quête pour les pauvres a eu lieu après la lecture des vers suivants composés pour la circonstance par M. Myrten :

Quand trois patriotes dans l'ombre  
Faisaient le serment du Grütli,  
Jusqu'en son recoin le plus sombre  
La Suisse entière a tressailli.  
Aujourd'hui, Messieurs et Mesdames,  
Au nom de la fraternité,  
Une autre voix parle à nos âmes :  
C'est celle de la Charité.

Elle nous dit : le pauvre souffre ;  
Tendez-lui le cœur et la main.  
La misère est un vaste gouffre  
Où vous pouvez tomber demain.  
Sur la terre, entre tous les hommes,  
Dieu veut la solidarité.  
Enfants d'un sol libre nous sommes  
Adeptes de la Charité.

C'est elle dont le vol s'arrête  
Où frémissent des malheureux ;  
A les consoler, toujours prête,  
Elle étend ses ailes sur eux.  
Son appel à la bienfaisance  
Dans cette enceinte est écouté,  
Et notre aumône à la souffrance  
Secondera la Charité.

Guillaume Tell lançant sa flèche  
Sans toucher le front de son fils,  
D'un vil tyran à l'âme sèche  
Relevait les cruels défis.  
Que notre cœur fier de ta gloire,  
Digne archer de la liberté,  
Garde, à côté de ta mémoire,  
Une place à la charité.

Un professeur de Munich, M. Huber, vient de publier sous le titre : *Les Jésuites*, un ouvrage fort remarqué. D'après le compte-rendu qu'en fait la *République française*, nulle lecture n'est plus instructive ni plus attrayante. Ce journal en cite le fragment suivant, donnant des détails encore peu connus sur le fondateur de la fameuse Compagnie de Jésus. Ces détails suffisent pour faire juger de l'esprit de ténacité et de persévérance qui a toujours présidé à cette institution, dont rien n'a encore pu détendre les ressorts :

« Il était né en 1491, au château de Loyola, dans la province de Guipuzcoa, et appartenait à une des plus anciennes familles nobles de l'Espagne. Page à la cour de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, chevalier à la guerre, il avait rempli tous les devoirs, connu toutes les passions et couru toutes les aventures des hommes de sa qualité. En 1521, il se trouvait enfermé dans Pampelune, assiégée par les Français. Inigo de Recalde se fit l'âme et le chef de la résistance. La ville se rend, mais il reste dans la citadelle, pour repousser les derniers efforts des assiégeants. Une capitulation est proposée, il la fait rejeter. Les Français font brèche; il marche au-devant d'eux; un éclat de pierre le frappe à la jambe gauche, un boulet lui casse la jambe droite; il tombe, mais, frappés de sa vaillance, les assiégeants, après avoir fait panser ses blessures, le transportent au château de Loyola. Arraché à la mort, il veut encore affronter la douleur. La jambe, mal soignée, dut être cassée de nouveau sur son ordre. Un os fait saillie au-dessus du genou et le menace de difformité. Loyola, se sentant incapable de la supporter, fait scier cet os. Une de ses cuisses était devenue plus courte que l'autre; dans l'espérance de l'allonger, il se soumet au supplice d'une machine de fer qui tire cette jambe avec violence. Il n'en resta pas moins boiteux toute sa vie.

Tous les historiens d'Ignace de Loyola ont rapporté tous ces détails dans le but de donner à la postérité l'idée de l'indomptable courage, de la force d'âme du fondateur de la Compagnie de Jésus. Son énergie était d'une trempe extraordinaire. Il l'appliqua plus tard à l'œuvre qu'il voulut établir; il la fit passer dans ses instructions et dans ses règlements.

Sur son lit de douleur, Ignace médita beaucoup et fortement. Sa première éducation avait été fort négligée. Il n'avait guère lu que des romans de chevalerie, l'*Amadis des Gaules*. Il avait l'âme ouverte à la galanterie et l'esprit aux aventures. Pendant sa maladie il demanda des livres. Au château de Loyola, on ne put lui procurer que la *Vie de Jésus-Christ* et la *Fleur des Saints*. Il lut ces ouvrages comme il avait fait des romans de son enfance, avec exaltation. Il se promit, dès qu'il serait guéri, d'aller en Palestine, à la façon des anciens preux, moitié en chevalier, moitié en pèlerin. L'ascétisme l'avait déjà envahi. Quand sa pensée se détournait du but de son futur voyage, il tombait dans l'extase, il rêvait la solitude, la pénitence, la flagellation, la prière.

La peste se déclare. Ignace diffère son départ pour la Terre-Sainte, mais ne renonce pas à devenir le chevalier de la Vierge. L'*Amadis des Gaules* lui avait mis martel en tête. Il voulut faire la veillée des armes. Une nuit, il s'agenouille devant un autel dans la prière et dans les pleurs. Le lendemain, il suspend son épée à un pilier de la chapelle, donne à un pauvre ses riches vêtements; puis couvert d'un sac, le corps ceint d'une grosse corde, il se dirige à pieds vers la petite ville de Manrèse. A six cents pas de cette ville, une caverne se présente à lui; il s'y glisse à travers les ronces, s'y installe, résolu à livrer à son corps et à son esprit un combat terrible. Au milieu des privations et des mortifications qui l'avaient plongé dans un épuisement mortel, il se voyait rouler au bord de l'abîme, dans les ténèbres du plus affreux désespoir, en proie à la terreur que lui causait le tentateur apparaissant sous la forme d'un ange de lumière. C'est dans cette retraite qu'Ignace de Loyola composa le livre des *Exercices spirituels*, ouvrage qui a une si grande part dans sa vie et qui se reflète avec tant de puissance dans l'histoire de ses disciples. »

Nous venons de voir au Département de l'instruction publique et des cultes (ancienne Maison morale) une très intéressante collection de manuels scolaires et de solides pour l'enseignement de la géométrie. Ces objets viennent des Etats-Unis et se distinguent par un cachet d'élégance uni à ce caractère d'utilité pratique particulier à la race anglo-saxonne.

Un arrangement des plus ingénieux et des plus simples en même temps, permet de décomposer et de transformer instantanément chacun des solides en d'autres corps équivalents. Quant aux manuels, ce sont ceux en usage dans la généralité des écoles

des Etats-Unis. Aux nombreuses cartes et gravures dont ils sont illustrés, on reconnaît au premier coup d'œil que les Américains donnent aux moyens intuitifs une importance considérable et qu'ils nous distancent de beaucoup sous ce rapport. Un détail non moins intéressant à noter, c'est l'exécution matérielle irréprochable de ces livres d'école, dont plusieurs ont réellement une impression de luxe.

Chacun est admis à visiter cette petite exposition, qui semble indiquer que l'autorité supérieure se préoccupe sérieusement des moyens de faciliter l'enseignement.

C'est là, en effet, une des premières réformes à apporter à notre instruction publique..... après celle concernant l'augmentation du traitement des instituteurs, traitement auquel il est urgent d'ajouter quatre ou cinq cents francs le plus tôt possible.



### Les grandes entreprises lausannoises.

#### Le tunnel de Montbenon.

## II

Durant de nombreuses semaines, on ne vit dans la vallée du Flon qu'un peu de terre fraîchement remuée, à l'entrée d'une cavité pratiquée au pied de la colline; on eût dit le trou creusé par un mulot au bord d'un champ de blé. — Deux hommes poussaient leurs brouettes vers le talus et comblaient lentement le fonds du vallon, où coule, boueux et fétide, le ruisseau qui reçoit les égoûts de la capitale. Cependant le travail fit de rapides progrès; on put bientôt en juger à la vue des ouvriers venant prendre leur repas du soir et portant chacun une lampe de mineur pour la remplir d'huile; ils étaient arrivés à une profondeur où ne pénétrait déjà plus la lumière du jour. En octobre, le tunnel s'avancait jusque sous l'hôtel de Richemont, et les heureux mortels qui dinaient copieusement à la table d'hôte de M. Ritter ne se doutaient guère qu'à plusieurs mètres au-dessous d'eux de pauvres diables travaillaient, le corps à demi renversé et à la faible lueur de leurs lampes, dans ce souterrain humide et glissant où, à chaque pas fait en avant, il fallait ajouter quelques poutres à la galerie boisée qui protégeait leur travail.

Une autre escouade d'ouvriers avait attaqué la colline au-dessous de la gare et sur la même ligne. Les travaux furent si bien dirigés, les études sur le terrain si exactes qu'un beau jour, vers 10 heures du matin, les hommes travaillant dans la partie supérieure du tunnel aperçurent un bruit sourd; ce bruit devint peu à peu plus distinct; des voix humaines se firent entendre; puis un gros caillou arraché à la paroi de terre laissa filtrer la lumière des lampes qui éclairaient de l'autre côté. C'était exactement au-dessous de la grille de Sainte-Luce.

Des cris de joie éclatèrent des deux côtés; les pioches retombèrent à terre, un profond silence se